

Présence et Action Culturelles

Points de vue

Série 2008

Exploration de la question de la culture

Article 13

Le problème d'une culture européenne (XXI^os)

Christian Ruby *

Il faudra se réjouir le jour où nous ouvrirons enfin un débat public sur la formation d'une opinion publique européenne (sa nécessité, ses formes, ses objectifs, son espace) ou sur la part (de promotion, de résistance) d'une telle opinion dans la formation culturelle et civique de l'Europe. Un tel débat est souhaitable à l'échelle des citoyennes et des citoyens européens qui ont tant de mal à penser l'effectivité d'un espace culturel public européen même si la conscience diffuse d'une appartenance européenne existe. Car la formation d'une opinion et d'un espace publics européens, médiateurs entre l'Etat (l'abstraction des institutions centrales européennes) et la société civile et culturelle, si elle n'est pas du tout une préoccupation majeure des personnels politiques et administratifs, demeure une question essentielle pour notre avenir - même si elle n'est la solution définitive d'aucun problème - dans la mesure où une telle opinion doit pouvoir devenir une institution organique de l'esprit européen et doit aider à débattre du fait que la juxtaposition d'intérêts particuliers ne produit pas immédiatement du « bien commun ».

En contournant une telle question, le pouvoir que nous pouvons acquérir sur

l'élaboration de la perspective européenne est obéré par des vues complaisantes qui considèrent l'Europe non à partir d'une réalité à construire mais à partir d'un principe d'utilité ou à partir d'illusions confortables à entretenir. Il consiste à placer sous le mot « Europe » une entité collective déjà donnée (dans une géographie, une histoire, un marché ou une soi-disant culture originaire), rapportée à un hypothétique fondement plutôt qu'aux pratiques enthousiastes d'un avenir à produire.

Or, il existe actuellement, en Europe, des pratiques qui se déploient sur un autre modèle, en dessinant tendanciellement un espace public européen (en rectification et approfondissement permanent). Les pratiques, par exemple, de nombre d'intellectuels européens (artistes, savants, philosophes, ...), sont loin de pouvoir être cantonnées au genre d'espace abstrait indiqué ci-dessus. Pensons en particulier aux pratiques de la traduction des langues (de langues qui matérialisent des cultures), de la coordination ou de la circulation des idées et des recherches.

Pour devenir européen, en fin de compte, il faut vouloir que certaines choses nous arrivent (un futur, une histoire), et en particulier vouloir

penser de nouvelles configurations politiques, culturelles voire linguistiques (évitant le *basic english*). Que peuvent le marché ou l'Europe pour aider à s'orienter dans le rapport avec les autres et découvrir dans l'action le sens de ce que nous voulons produire ? Tels que nous nous laissons faire par eux, nous sommes certes capables de supporter longtemps la platitude de la finance, mais la fadeur de cette Europe économique n'échappe pas à ceux qui pensent en termes culture. Nul ne saura indéfiniment gré au marché de ses liens abstraits, sauf à mettre l'existence humaine au niveau de son formalisme.

En basculant sur le plan de la culture et de la politique, cependant, les questions changent. La question, en tout cas, se renouvelle de savoir si, afin de faire de l'Europe une figure privilégiée de l'avenir, il convient de l'ancrer dans le dessin d'une culture unique et homogène, exprimée dans une seule langue, référant à des objets ou des « biens » dits culturels, ou dans le dessin d'une ouverture sans cesse grandissante à l'autre, à l'étranger (dans des démarches et des trajectoires plutôt que dans des objets). Si on répond positivement à la première formule, on accepte de soumettre l'idée de culture à un simple répertoire d'objets spécifiques constituant une « conscience collective » européenne tout à fait morte. On est incapable de prendre au sérieux le dilemme devant lequel nous nous trouvons : cette culture européenne, doit-elle promettre une forme de communauté et de co-existence identique à celle qui structurait les nations qui la composent encore (unité formelle et rigidifiée sur la base de mythes et de signes publicitaires) ; ou doit-elle affirmer et déployer un « nous » inédit (ni manichéen ni exclusif) sur la base d'une conception de la culture non en termes d'objets mais en termes de trajectoires et de démarches ?

Placé hors de toute discussion et de tout espace public de discussion, ce qui se répand actuellement décline une perspective réifiante. Les « experts » affirment sans discernement que, pour s'établir, l'Europe a besoin d'une référence à un un-identique, à une culture originaire (déclarée « commune ») mais sans effectivité. Que, pour s'asseoir dans le monde, se rendre crédible aux

yeux de ses citoyens, et se reconnaître elle-même, l'Europe doit disposer de biens communs puisés dans les corps nationaux constitués. Autant affirmer que l'Europe ne peut s'imposer à elle-même et aux autres sans passer par la reconstitution d'un mythe européen indiscutable, et par la fixation de biens culturels de référence déjà existants (valorisés parce que passés) ou par des symboles (drapeaux, rituels), comme chaque nation l'a accompli au cours du XIX^es.

Ainsi va la fonction du mythe. Du mythe d'une téléologie culturelle, dont nous avons observé l'élaboration précédemment, et qui, de « miracle » grec (l'origine !) en culture juive, puis latine, puis chrétienté médiévale, de philosophie des Lumières et d'athéisme en réinvention du matérialisme ou de la démocratie, aboutirait par accumulation de biens et de valeurs à l'unité définitivement instaurée d'une Europe en paix avec elle-même (et avec le monde ?), alors que chaque moment de cette histoire repose sur des exclusions (par exemple, le christianisme latin se paye de l'exclusion des juifs, des musulmans, des Grecs schismatiques et autres hérétiques, etc.).

Pourtant, même s'il existe un héritage culturel en Europe – au demeurant des œuvres de toutes sortes (religieuses et non-religieuses, réprimées ou exaltées, critiques ou non) qui permettent de combattre la confusion courante entre culture, information et communication sans constituer pour autant un centre de référence axiologique – et l'héritage même de la notion de culture, l'héritage n'est pas une dette. Les œuvres demeurent à discuter, le collectif n'est pas décrétable ou identifiable à un passé, le « faire » vaut mieux que l'« avoir » et l'opinion sur les choses n'est pas l'opinion publique capable de discuter des démarches.

Pour éviter, par conséquent, que l'Europe ne soit identifiée à de tels lieux communs (un « propre » qui serait le passé), revenons à l'essentiel. En commençant par le malaise qui saisit cette identité politique de l'Europe contemporaine que l'on croit acquise : quel type de démocrate voulons-nous devenir ? Quel type de culture collective voulons-nous élaborer ? Se faire (ou se vouloir, mais pas « être ») européen, c'est conférer

une fonction centrale à l'invention d'une société culturelle et politique et au recommencement démocratique dont nous devons nous faire sans cesse responsables dans une histoire qui n'est pas achevée. Quelles peuvent être désormais les conditions du devenir citoyen européen ? Dépassant les définitions de l'identité politique par la nation souveraine, le territoire ou l'unité de la langue – les anciens principes de civilité, légalité, publicité qui à certains égards ont eu leur histoire avant d'être mis en crise -, mais refusant aussi la définition par le seul critère du fait d'habiter sur le même lieu ou le critère du marché, il importe de s'obliger à repenser les démarches culturelles et politiques. Une formation à l'exercice de la reconnaissance réciproque, de la reconnaissance des différends, la mise au jour des zones de non-parole, la mise en œuvre d'un universel concret à partir de trajectoires et l'intériorisation d'une conception du changement non réductible à celle que propose l'Etat, telle pourrait être la définition de la culture pour l'Europe.

Cette autre perspective naît en premier lieu négativement : à l'encontre de ceux qui ne cessent, à propos de l'Europe, de se satisfaire d'un climat ou d'une incantation, à l'encontre de ceux qui veulent promouvoir un sentiment européen ou de simples repères de référence, ou une nouvelle conscience tribale, voire un simple désir de voyager. Elle naît en second lieu positivement : à partir de la saisie conceptuelle des nombreux réseaux (démarches et trajectoires) qui tentent de se soustraire à ces tendances, et de regarder en face la tâche qui nous incombe : inventer et produire une histoire démocratique et culturelle à l'échelle de nos désaccords réfléchis.

Depuis sa constitution, l'archipel européen, fondé sur le refus de la guerre et de la barbarie nazie (la « culture » ayant fait l'épreuve de sa propre barbarie, parce qu'elle l'a nourrie en son sein), a bien changé et le sens de l'histoire aussi (qui doit tenir compte de la décolonisation, du refus de l'histoire des vainqueurs, de l'opposition au totalitarisme,...). Dès lors, nous avons derechef à inventer, et en particulier, à re-faire encore l'Europe. Mais, entendons-nous bien sur ce plan, on ne peut re-faire que ce qui a déjà été fait. C'est

même la vertu du préfixe « re- », qui indique un cheminement inachevé. La signification du préfixe « re- » n'est ni de retour vers ce qui existait avant ni de répétition de ce qui est opposé. Elle est ancrée dans l'idée selon laquelle la démocratie vit sans références assurées. La démocratie vit sans cesse d'une crise des formes potentielles de l'unité et de l'universel.

D'ailleurs, de nombreux réseaux agiles et flexibles de pratiques et de recherches – se refusant à l'enfermement ou à la juxtaposition des femmes et des hommes par l'exercice du dialogue et de sa sociabilité - assurent déjà à l'Europe des assises. Des réseaux dans lesquels les citoyennes et les citoyens sont susceptibles d'exercer leur discernement démocratique et de partager leur capacité à porter un regard critique sur le monde, peuvent s'efforcer de modifier quelque chose là où ils savent qu'ils ont quelques compétences (réseaux artistiques, culturels, scientifiques, ...).

Ce qui importe est de comprendre comment des réseaux culturels de circulation s'organisent qui évitent de se figer ou de tomber sous des modèles anciens. En ce point, revient même la question du « lieu » culturel de l'Europe. Si dans le cours ordinaire du langage, le lieu est un territoire, un morceau d'étendue, une partie, par exemple, de l'espace-monde distinguée des autres parties, cette Europe ne saurait être un tel lieu, puisqu'il s'agit de l'enfermer dans une localisation immuable. De tels lieux, d'ailleurs, il faudrait sans cesse refaire le contenu puisque leur vacuité saute aux yeux. Et si, tenant au précédent, le lieu peut être aussi un point de visée qui se donne pour exemplaire, l'Europe ne saurait non plus être un tel lieu, alors que nous avons tant à attendre de ceux que nous avons soumis à notre ordre.

À nos yeux, l'Europe est précisément le lieu d'une tâche infinie, une manière d'explorer sans cesse les règles envisageables de l'existence afin de doter de formes légitimes les rapports entre les humains, et sans doute, aujourd'hui encore, l'un des lieux d'expérience privilégié des réponses aux questions concernant les modalités de l'unité sociale et politique.

L'Europe a sa principale signification dans l'intelligence d'une histoire qui est, en réalité, une

histoire des différends et des ruptures qui l'ont amenée à déployer, au cours de multiples circonstances, des polémiques autour de concepts et d'œuvres, des propositions d'existence divergentes, des aventures de destruction sur lesquelles nous avons à nous interroger encore, mais aussi des figures de l'altérité très ethnocentrées et des pratiques de la servitude gravement offensantes.

Quoi de plus remarquable alors que de cesser de se prendre à des illusions plaisantes d'exemplarité, de centralité, de vertu et de prospérité ! Redonnons-nous plutôt les moyens de nous remettre à l'épreuve de nous-mêmes, de nous penser sans valider exclusivement des liens d'intérêt et de profit. Nul n'est héritier s'il n'est capable d'être initiateur !

C'est l'exercice du désaccord qui a amené l'Europe contemporaine, institutionnelle, à inventer une situation nouvelle, à son commencement. Et pour nous apprendre que cet exercice est sans fin, puisque c'est celui de transformer des obstacles en actions propices à des accords et des solidarités, sans jamais perdre l'enthousiasme de nouveaux commencements toujours envisageables.

Voilà qui devrait conduire à une réflexion critique sur nous-mêmes, à faire le projet d'une relance des questions culturelles dans une autre direction, et en particulier dans la direction d'un espace politique effectif. L'Europe (son idée, sa pratique) n'a nulle autorité à suspendre les interrogations, en croyant tout résoudre par des procédures ou en présentant une « identité culturelle » comme puissance d'englobement ou de prescription axiologique. Elle doit au contraire – si elle est autre chose qu'un principe d'utilité – multiplier les interrogations. Elle doit surtout rendre hommage à ce qui, en elle, demeure vivant : des orientations politiques, des pratiques culturelles, artistiques et scientifiques, au sein desquelles s'explorent sans fin la capacité des femmes et des hommes à discuter pour mettre à l'épreuve du collectif, à se déprendre de leurs habitudes afin d'élever toujours plus haut leur humanité, à re-faire sans cesse les règles qui donnent une forme à leur existence et à leur

pensée. L'Europe doit devenir le milieu d'exercice de règles infiniment discutables.

Bibliographie

Observatoire du plurilinguisme :
observatoire.plurilinguisme@neuf.fr ; La lettre de l'Observatoire est accessible en : <http://www.observatoireplurilinguisme.eu/>

La Culture en VO :
www.culture.gouv.fr/culture/dglf/publications/culture_vo.pdf

Politique des langues :
www.culture.gouv.fr/culture/dglf/publications/politique_langues_europe_2007.pdf

* L'auteur : Christian Ruby, Docteur en philosophie, enseignant (Paris). Derniers ouvrages publiés : Devenir contemporain ? La couleur du temps au prisme de l'art, Paris, Editions Le Félin, 2007 ; L'âge du public et du spectateur, Essai sur les dispositions esthétiques et politiques du public moderne, Bruxelles, La Lettre volée, 2006 ; Schiller ou l'esthétique culturelle. Apostille aux Nouvelles lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, Bruxelles, La Lettre volée, 2006 ; Nouvelles Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, Bruxelles, La Lettre volée, 2005.